

La Bonne Femme, Noémie, Ariane et Léon Seuls, mais en route dans l'immensément grand...

Hélène Beauchamp

Number 127 (2), 2008

Solo

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/23846ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Cahiers de théâtre Jeu inc.

ISSN

0382-0335 (print)

1923-2578 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Beauchamp, H. (2008). La Bonne Femme, Noémie, Ariane et Léon : seuls, mais en route dans l'immensément grand.... *Jeu*, (127), 101–107.

La Bonne Femme, Noémie, Ariane et Léon

Seuls, mais en route dans l'immensément grand...

Le solo – texte à un seul personnage ou présentation scénique assumée par un seul comédien – n'est pas fréquent en théâtre jeunes publics. À l'exception de ceux qui pratiquent le conte, peu d'auteurs ont été tentés par cette écriture. Wajdi Mouawad a joué et raconté le voyage d'*Alphonse*, jeune fugueur, et il a écrit *Un obus dans le cœur* où Wahab aimerait bien, lui aussi fuir, se retrouver ailleurs que là où il est. Pour Joël da Silva, dans *la Nuit blanche de Barbe-Bleue* tout autant que dans *le Magasin des mystères (nouvelle administration)*, le solo est l'occasion d'écrire en mots et en musiques des contes dont il s'amuse à souligner les aspects insolites. Même s'ils ont besoin de tous les autres pour exister, quelques personnages sont nés seuls. On pense à la Charlotte Sicotte de Pascale Rafie, marionnette qui fuit son manipulateur pour mieux se transformer, ou encore au personnage de Rosemonde, créé par Louis-Dominique Lavigne, dont le récit donne vie à toute une île et à ses insulaires. Pour les spectateurs adolescents, les solos invitent aux prises de conscience sur la violence, les agressions et la tentation de la vengeance comme dans *King Dave* d'Alexandre Goyette¹ ou *Bang Boy, Bang!* de Ed Roy, joué dans la traduction de Robert Vézina. Le Théâtre le Clou, enfin, commande chaque année un conte à un auteur professionnel pour la série des *Zurbains*, texte dont la particularité est de s'insérer dans un ensemble dont les quatre autres contes sont écrits par et pour des adolescents. Qu'ils nous entraînent dans l'intimité d'une prise de conscience ou d'une quête d'identité, qu'ils fassent de nous des complices d'une fugue ou d'un voyage, les solos en théâtre jeunesse sont révélateurs des transformations profondes qui s'opèrent alors chez les personnages.

Ces thèmes et ces structures dramatiques sont présents dans les solos écrits par Jasmine Dubé et ceux produits par le Théâtre Bouches Décousues (TBD). Mes premières questions à l'auteure et directrice artistique sur ces choix ont été plutôt directes : pourquoi écrire des solos ? pourquoi en produire ? Et puis, est-ce que les coûts de production – moins élevés pourrait-on penser – sont en cause ? Autant mes questions étaient indiscretes, autant la réponse a été claire.

1. Bien que *King Dave* n'ait pas été écrit pour les adolescents, il connaît un succès certain auprès de ce public. La pièce a d'ailleurs été présentée en avril 2007 lors de la Rencontre Théâtre ados et de nouveau, en avril 2008, lors de l'Entracte. NDLR.

Quelle magnifique façon de pénétrer dans le monde intérieur d'un personnage ! Le solo, c'est le principe du monologue. Parfois récit. Parfois intime. Ça n'a jamais été une question d'argent. Bien que je sois habituée à travailler avec de petits budgets et que je me demande parfois si je pourrais écrire une pièce à dix ou douze personnages, jamais je n'ai écrit en me disant que ce serait un monologue, un solo, parce que c'est plus économique. Souvent, on entend dire que le solo est moins intéressant parce qu'il n'y a qu'une seule personne en scène. Mais ce n'est là qu'une croyance populaire !

J'ai retenu quatre des textes produits par le TBD pour mener une réflexion sur le thème « seul en scène ». Ces textes ont été joués devant des spectateurs jeunes et adultes, et ma réflexion ne s'intéresse pas à la réception des productions, mais bien aux textes eux-mêmes. Il s'agit de *la Bonne Femme*, de *l'Arche de Noémie* et de *la Couturière*, écrits par Jasmine Dubé, et de *Léon le nul* de Francis Monty². Le voyage et la transformation, la quête d'identité, entraînent ces personnages tout autant que leurs spectateurs, quel que soit leur âge, dans des paysages nouveaux, différents, qui ont la particularité d'être immenses. Or, le monologue, intime, au plus proche du cœur et de la conscience, convient bien à la rencontre de ces individus avec l'immensément grand.

La Bonne Femme est produite en 1995 dans une mise en scène de Martin Faucher. Ce personnage, autour duquel toute une équipe de création avait été réunie, a clairement manifesté son envie d'une existence en solitaire et, même si cela n'avait pas été prévu, c'est l'auteure qui en est devenue l'interprète. Itinérante, la Bonne Femme voyage avec son confident de peluche, Lélé, et avec son armoire aux méchants où elle a enfermés tous ces horribles qu'elle a rencontrés, capturés et enfermés au fil de ses pégrinations : sorcières, ogres, loups, bonshommes Sept Heures et autres affreux. Elle connaît l'art de les couper en petits morceaux et d'en faire de fabuleuses soupes. Son ton est bourru, mais son âme est tendre, et les multiples couches de son vêtement, jupe et corsage, sont peut-être censées la protéger des durs coups de la vie comme du froid de la solitude. *L'Arche de Noémie* est mise en scène par Gill Champagne et produite en 1998. Noémie vit sans doute la plus extrême des solitudes dans ce petit bateau où elle s'est réfugiée par une nuit de fortes pluies, et qui vogue depuis entre ciel et mer, porté par les eaux d'un monstrueux déluge. Et elle parle. À qui ? À son petit oiseau ? Pour son magnétophone ? À son poisson ? Aux amis de sa classe ou à ses parents ? Cela importe peu. Ce qui est crucial pour elle, dans cette immensité vide, c'est d'entendre le son de sa voix, c'est de parler. N'est-ce pas là un attribut distinctif de l'être humain ? Celui, en tout cas, qui lui permet d'entrer en contact, de communiquer, ne serait-ce qu'avec lui-même. En 2004, Jasmine Dubé écrit et met en scène *la Couturière*, dont le personnage central, Ariane, est une artiste peintre, petite-fille de Blanche, la couturière. Comme cette dernière est absente, c'est Ariane qui guide les spectateurs dans les ateliers, leur parlant de Blanche et de ses travaux d'aiguille, mais surtout de la grande affection qui les unit. Tout au long du parcours, elle les initie aux couleurs, aux formes, aux mots et aux gestes, fondements de la création artistique.

2. Jasmine Dubé, *la Bonne Femme*, Ottawa, Leméac, 1997 ; *l'Arche de Noémie*, Montréal, Lanctôt éditeur, 1999 ; *la Couturière*, Montréal, Lanctôt éditeur, 2004. Francis Monty, *Léon le nul*, Carnières-Morlanwelz, Lansman éditeur, 2004.



Jasmine Dubé dans sa pièce solo *la Bonne Femme*, mise en scène par Martin Faucher (Théâtre Bouches Décousues, 1995).
Photo : Beko.

En 2005, enfin, le TBD coproduit *Léon le nul* de Francis Monty. Jasmine Dubé, que ce texte intéresse dès 2001, a longuement cherché le mode de présentation qui conviendrait le mieux à cette pièce aux multiples personnages. C'est Gill Champagne qui lui propose d'en faire un solo où Léon raconte comment, aux abords de l'adolescence, il veut être un train pour aller plus vite vers tout ce que le monde adulte lui réserve. Ce faisant, il laisse percer les voix de son frère, de sa mère, des jeunes de son école, de celles et ceux qui l'entourent au moment de ce passage crucial d'un âge à un autre, d'un état à un autre.

Quatre récits de vie

La Bonne Femme, Noémie, Ariane, Léon font le récit de leur histoire personnelle. Ils se racontent, disent d'où ils viennent, parlent de ceux qu'ils ont aimés, livrent quelques-uns de leurs secrets. Somme toute, ils présentent leur univers et ceux qui le peuplent. La Bonne Femme a dans ses souvenirs autant de rencontres que ses histoires laissent supposer, rencontres mystérieuses pour la plupart, qu'elle a sans doute inventées, mais qu'importe. Elle a vécu autant de victoires que de défaites, et maintient toujours, au fond de son cœur, un espoir fou et déraisonnable qui tient d'une immense confiance en la vie et, quelque peu aussi, de la pensée magique. C'est l'espoir qui lui fait saluer le soleil tous les matins. Et tous les matins, elle repart sur les routes, confiante. Noémie, ballottée sur les flots, dans son frêle esquif, vit de fortes émotions : elle sait tout aussi bien se fâcher que résister au suicide, se protéger des intempéries que se

moquer d'elle-même. Elle chante, se remémore ce qui existait avant l'inondation qui a tout effacé, tente d'imaginer ce qui viendra. Elle sait qu'elle est en pleine solitude et en grand danger, mais elle est toujours en action : regarder ses photos, s'engager en dialogue, jouer avec les objets, s'inventer une fête. Elle sait qui elle est. « Ris le vent, ris. Je suis perdue dans cette immensité et pourtant, il y a des jours où je sens que je suis aussi grande que toi. Aussi grande que toi, mer. Aussi forte que toi, ciel. En moi, il y a un ciel, un océan. » Mais elle doit sans cesse se le dire à elle-même, se le répéter, s'en convaincre, par la parole et le récit continué d'elle-même. C'est par son récit d'elle-même qu'elle s' imagine, s'invente, se construit.

Léon, tout comme Noémie, est en pleine incertitude entre l'enfance et l'âge adulte. S'il est ballotté, lui, c'est par ceux qui l'entourent et qui veulent le forcer en quelque sorte à dire qui il est, alors qu'il est en train d'ouvrir les yeux, d'entendre pour la première fois, de se reconnaître et, surtout, de comprendre qu'il est différent. Différent de son frère, différent des autres, différent aux yeux de sa mère... C'est par la voie de la différence que la transformation advient, que l'individu apparaît tel qu'en lui-même. Les épreuves de ce moment d'initiation sont concrètes, physiques, tangibles, tout comme le sont les difficultés de Noémie, les défaites de la Bonne Femme et les preuves de l'émancipation d'Ariane.

Tout au long du parcours qui conduit de son propre atelier à celui de Blanche, Ariane remonte le fil de sa vie, jusqu'à sa toute petite enfance et même jusqu'à l'enfance de Blanche. C'est l'ourson Ferron, ayant appartenu à l'une puis à l'autre, qui tisse le lien

L'Arche de Noémie
de Jasmine Dubé, mise
en scène par Gill
Champagne (Théâtre
Bouches Décousues,
1998). Sur la photo :
Suzanne Lemoine
(Noémie). Photo :
Camille MacMillan.





La Couturière, écrite et mise en scène par Jasmine Dubé (Théâtre Bouches Décousues, 2004). Sur la photo : Sylvie Gosselin (Ariane). Photo : Camille MacMillan.

entre les générations. Ariane partage avec nous sa connaissance des couleurs, puis, en voyageant à rebours de l'enfance jusqu'à maintenant, elle balise le chemin de la création artistique, comme le lui suggère Blanche qui lui lègue sa « vieille machine à coudre et [sa] boîte à couture » et qui, dans sa dernière lettre, lui écrit : « Chacun ses outils. Pour construire le monde, on a besoin de fil, d'aiguilles, mais aussi de pelles, de crayons, de pinces et de couleurs. » Blanche est-elle toujours vivante ? Ne vit-elle que dans le souvenir et l'imagination de l'artiste Ariane ? Une autre ombre plane dans l'atelier d'Ariane : c'est Rita-Line, le personnage d'un de ses tableaux, un personnage qu'elle n'a pas fini, qu'elle n'aime pas et dont la robe est pleine de tiroirs mystérieux dont elle ignore tout du contenu. « Ça, c'est un tableau que j'ai peint il y a longtemps. Ma grand-mère l'a toujours gardé. J'ai jamais compris pourquoi j'avais fait ce tableau-là. C'est un personnage qui est sorti de... je ne sais pas où. » Rita-Line est différente,

elle est tannante. « Je suis faite comme ça. Tu m'as faite comme ça. La vie m'a faite comme ça. » Elle se décroche et disparaît. Pour aller où ? Reviendra-t-elle ? Quel est le lien entre Ariane et Rita-Line ? Et maintenant que Blanche est sans doute disparue, comment Ariane négociera-t-elle avec ces côtés sombres d'elle-même ?

Bouger pour survivre

Les quatre personnages ont ceci en commun qu'ils sont en mouvement, en voyage, en déplacement. Leur corps bouge dans l'espace géographique de leur quête : quête d'une réponse, d'un mieux-être, d'un accomplissement. Car ils sont dans l'inconfort de leur situation actuelle, dans une absence de réalisation qui leur pèse et qui les pousse à chercher, à questionner, à revenir sur leurs pas, vers leur passé proche, pour qu'apparaissent les traces qu'ils ont laissées comme autant d'indices pouvant les conduire, ou non, ailleurs, plus loin, autrement. Ces personnages se trouvent à des moments stratégiques de leur existence. Ils ont déjà franchi un bon bout de chemin de leur vie, et sont comme arrêtés, précisément là où ils doivent prendre une décision, faire un choix, afin de retrouver leur élan, un deuxième souffle, une autre façon d'être.

Ils sont sans attache et sans lieu fixe, en errance autant qu'en découverte, éprouvant la peur mais continuant d'avancer. Ils sont dans leur tête et dans leurs émotions, dans leur vie qu'ils veulent saisir et qui leur échappe momentanément. Ils éprouvent de fortes émotions, et circulent entre la vie et la mort. Ce sont de grands solitaires, inventifs, imaginatifs, utilisant tout ce qui les entoure, toutes leurs ressources pour résister, pour survivre. Leur situation semble toujours extrême. Ce sont des survivants.

Pour expliquer ce moment de transformation radicale dans lequel ils se trouvent, ces personnages racontent leur histoire en plusieurs tableaux qui lancent autant d'éclairages différents sur une situation centrale qui, elle, est extrême. Noémie est perdue en plein océan, Léon mange des boulons pour devenir un train, la Bonne Femme est tentée de tuer pour avoir un enfant à elle, Ariane laisse s'échapper Rita-Line dont le mystère demeure entier. Chacun s'engage dans une transformation qui est nécessaire à sa survie : la Bonne Femme doit transformer la nuit, et Ariane, la matière, alors que Blanche n'est plus là pour la guider ; Noémie doit naître de son extrême solitude, et Léon, surgir de lui-même. Ce faisant, chacun témoigne : Léon, de la difficulté de grandir, Noémie, du vide métaphysique qui nous guette, la Bonne Femme, de la nécessité de la solidarité, et Ariane, qu'il faut savoir assumer ses erreurs et tracer son propre chemin dans un monde qui a besoin d'être apaisé.



Léon le nul de Francis Monty, mis en scène par Gill Champagne (Théâtre Bouches Décousues/Théâtre de la Pire Espèce/Théâtre d'Aujourd'hui, 2005). Sur la photo : Martin Dion (Léon). Photo : Yves Renaud.

Une scène peuplée

Dans ces pièces se trouve donc un personnage qui est seul à parler, mais qui est par ailleurs entouré d'objets, de son, de lumière. La scène est absolument peuplée. Le son et la lumière s'animent et s'incarnent, jouant les opposants à la quête de Noémie. Le vent se fait menaçant, les orages grondent, le ciel s'obscurcit, les éclairs traversent le ciel. Les lumières du paquebot la narguent, le son de l'avion l'humilie dans son petit bateau, le noir de la nuit la désespère. Pour la Bonne Femme, les objets sont des adjouvants. Ils sont le quotidien de la vie qui va, et dont on a besoin pour se nourrir, se déplacer, pour se défendre et espérer. Mais les objets appartiennent aussi au domaine de la magie qui fabrique l'espoir de chaque jour. Lélé est plus qu'un objet. Il émane de la Bonne Femme elle-même qui lui donne vie dès qu'elle s'arrête pour la nuit. Il est

à la fois l'ourson, l'enfant, le compagnon, le confident, le témoin : celui qui a besoin de la Bonne Femme et dont la Bonne Femme a besoin. C'est l'être imaginaire dont on pense qu'il nous entend et avec qui on entre en dialogue.

Les objets de *la Couturière* sont d'un autre ordre. Ce sont des outils, des matières qui disent le travail, le métier, l'artisanat des artistes et des artisans, qu'ils soient peintre ou couturière. Ariane et Blanche travaillent avec ces objets, les transformant en œuvre unique tout en philosophant sur le sens de la création. La marionnette intervient dans ce texte pour figurer Ferron, l'ourson de la grand-mère, et pour symboliser la transmission, le lien entre les générations. Ces quatre textes vibrent de la présence de ces divers objets et marionnettes, tout autant que des environnements sonores et visuels. Ces éléments font partie intégrante de la création, sont appelés par le propos, par l'action dramatique et par le personnage. Ils écrivent l'être profond de ces derniers et sa trajectoire, ils ne sont pas que décoratifs ou didactiques. Leur fonction, autrement dit, n'est pas de retenir l'attention des jeunes spectateurs. Ils sont nécessaires au personnage et à son action... tout comme la sculpture mobile qui rappelle les trains et les gares est essentielle au récit de lui-même qu'entreprend Léon. Jasmine Dubé, comédienne, parle d'« objets présences ».

Les accessoires et les costumes ont une importance immense : ce sont des « objets présences ». Ce sont mes partenaires de jeu. La musique aussi. Elle me répond. L'accessoire que je trouve est mon allié. Le rire du public ou, encore mieux, le silence, l'écoute du public, est un bonheur. Jamais autant que dans un solo, on n'apprécie les concepteurs et le régisseur. Et aussi le public !

Ces textes, on le constate, ne traitent pas de choses faciles, et font voyager les personnages jusqu'au fond de leur conscience et de leur âme, dans leur compréhension du monde et d'eux-mêmes. Ils demandent qu'on traite précautionneusement ces sujets, avec délicatesse. Il s'agit après tout de transformation et de transmission. Or, comme le dit Léon : « Ces choses-là prennent du temps. » Surtout qu'il y a chaque fois l'avant et le maintenant, que demain reste incertain, que l'avenir est impénétrable, un avenir que chacun tente d'inventer, en parlant. C'est ici que la poésie intervient comme véhicule de ces émotions intenses et de ces pensées d'ordre philosophique. Jasmine Dubé explique :

Le monologue est une façon de sortir du réalisme. C'est comme si on braquait un projecteur sur l'intérieur. Dans mes pièces à plusieurs personnages, il y a aussi des monologues. Quand ils surviennent, c'est comme si on s'arrêtait pour aller voir dans le cœur du personnage. Le solo offre un éclairage intime, rejoint les secrets. Le ton est feutré...

En effet, le monologue ou le dialogue intérieur fait échec au réalisme. Parce que la voix intérieure devient tout à coup audible, elle nous entraîne du côté du flux de conscience, du *stream of consciousness*. C'est là que naissent les images les plus inattendues, là où la beauté peut prendre racine, là où les pensées adviennent spontanément, dans une expérience essentiellement vivante qui transmet, au présent, une énergie vitale toute particulière. Ainsi, dans la rencontre entre l'immensité et l'intime, entre le personnage et l'espace, hors du temps, intervient une rencontre avec soi qui forge une identité forte. ■